

Libres enfants de Bloomsbury

La société "permissive" des derniers édouardiens autour de Virginia Woolf

Nicole Zand, [Le Monde](#), 30 mai 1985

"EN Angleterre, le monde intellectuel est plus incestueux que sur le continent, et un groupe comme celui de Bloomsbury – qui en France ou en Allemagne aurait publié un manifeste afin d'affirmer ses idées – n'avait besoin d'aucune étiquette pour assumer sa cohésion. Car ses membres étaient issus de familles similaires qui partagèrent les mêmes valeurs, la même conception de la réussite professionnelle, le même sens de la famille et – c'est peut-être le plus important – le même sens de l'humour. Naître dans une telle société, où l'affection est tenue en haute estime, constitue un privilège dont je suis chaque jour plus consciente."

Pesant privilège qu'évoque Angelica Garnett dans une préface à l'édition française de son livre autobiographique, une de ces confessions impudiques et réservées à la fois dont les Anglais ont le secret : [Trompeuse gentillesse](#), ou plutôt, pour garder le mot-à-mot du titre original, "Trompée avec gentillesse, avec bienveillance" (Deceived with kindness). À lire ce livre, on peut d'ailleurs se demander si la méchanceté n'est pas plus souhaitable, car elle rend plus libre, sinon plus heureux.

Nièce de Virginia Woolf, fille de Vanessa, l'aînée de la famille Stephen, Angelica est une "enfant de Bloomsbury", ce haut lieu de la vie intellectuelle anglaise et de l'anticonformisme qui réunit depuis le début du siècle une élite promise à la célébrité, mais que les Britanniques considèrent longtemps avec réticence : outre Leonard et Virginia, les Woolves ("les loups"), comme on les appelait dans la famille, qui se sont établis dans ce quartier de Londres, l'atelier de Vanessa à Bloomsbury accueille des peintres comme Duncan Grant, des écrivains comme Roger Fry ou David Garnett, un économiste comme John Maynard Keynes, l'auteur célèbre de [Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie](#)...

Née le 25 décembre 1918, la fillette a été élevée comme une sauvageonne par une mère qui méprise les convenances ("Qu'importait à la maison si j'avais les jambes nues ou des vêtements troués pourvu que je fusse active et heureuse", écrit-elle) mais qui accorde la plus haute importance aux apparences esthétiques, consacre des heures à choisir une teinte nouvelle pour les murs ou pour l'emplacement d'un tableau et enseigne à ses enfants le mépris pour tout ce qui n'est pas admis par le clan. "Maintenant, j'en ai assez de Virginia Woolf", dit Angelica, qui, comme sa mère, est peintre – elle vient d'exposer aux États-Unis - et qui vit désormais dans le midi de la France. Cela ne l'empêche pas d'évoquer avec tendresse ses souvenirs sur sa tante, l'arrivée de Virginia à la campagne, à Charleston (1), à l'heure du thé, s'installant sur un tabouret bas et réclamant de sa nièce un baiser sur la nuque ou sur les paupières. Mais avec son frère, Quentin Bell, auteur d'une biographie de Virginia Woolf qui fait autorité (2), Angelica a dû sans cesse, surtout à l'occasion du centenaire de l'écrivain, participer à des hommages, et ils étaient venus à la première à Beaubourg de *Freshwater*, ce divertissement écrit par Virginia et représenté dans l'atelier de Vanessa pour le seizième anniversaire d'Angelica (3), qui jouait le rôle d'Ellen Terry.

"Je vois aujourd'hui mon enfance comme un paradis précaire, suspendu tel un pont au-dessus d'un nuage, mais néanmoins plein de délices", écrit-elle en conclusion de ce livre, où pour la première fois elle règle ses comptes avec Bloomsbury, avec sa mère et avec elle-même, blessée pour toujours de n'avoir appris qu'à dix-huit ans que, dans le trio des adultes qui habitaient sa maison, son père n'était pas le mari de sa mère, mais l'autre, le peintre Duncan Grant... Étrange destin de cette "petite fille modèle" qui considère, sans en percevoir l'amoralité, le labyrinthe compliqué des relations amoureuses familiales : Vanessa mariée à Clive Bell, qui est aimé de Virginia, elle-même mariée à Leonard Woolf, et qui aime Vita Sackville-West, elle-même mariée à lord Nicholson, mais longtemps amoureuse de Violet Trefusis, comme l'a raconté dans [Histoire d'un mariage](#) Nigel Nicholson, le fils de Vita. Et Angelica voit se succéder près de sa mère Roger Fry, Maynard Keynes, Duncan Grant, avant d'apprendre qu'elle est en fait la fille de ce dernier et d'épouser David Garnett dit "Bunny", l'auteur de *la Femme transformée en renard*, de trente-six ans plus âgé, et qui, à la naissance de la fille de son amant Duncan Grant, avait fait le serment de l'épouser un jour...

"J'ai été très heureuse avec lui", sourit Angelica septuagénaire, encore belle avec un regard clair empreint de mélancolie, un port de tête élégant, une silhouette fine, une élocution bien timbrée dans un français parfait. "Nous avons eu quatre filles".

Son livre a, paraît-il, choqué l'Angleterre, qui en a pourtant lu d'autres. Mais le scandale vient sans doute de l'immense tristesse qui s'en dégage et de ces craquelures, ces meurtrissures secrètes qui

pourraient saper l'image d'une élite intellectuelle dont la vie privée s'étale dans presque tous ses détails, maintenant que tous les protagonistes sont morts.

L'écume de la littérature

L'histoire littéraire finit par se confondre avec l'écume de la littérature dans cette énorme quantité d'ouvrages qu'on publie à présent sur Bloomsbury et ses habitués : correspondances, journaux, souvenirs, biographies, recueils d'articles, etc. C'est ainsi que les éditions Stock poursuivent la publication du [Journal](#) de Virginia

Woolf pour les années 1931-1933, quand elle vient de terminer *les Vagues*. "Mon Dieu ! Comme je déteste l'idée que Hugh (Walpole) court partout dans Londres en annonçant que le dernier V. W. est bien décevant ; qu'il n'y est question de rien, mais qu'il est, bien sûr, écrit d'une manière exquise." (*Journal*. 15 septembre 1931.)

En même temps viennent de paraître des écrits autobiographiques, *Instants de vie*, qui font revivre une fois de plus la même vie, les mêmes scènes obsessionnelles, la mort, l'inceste, l'horreur qui a accompagné la jeunesse. Six courts textes passionnants qui évoquent le paradis perdu d'avant la mort de Thoby, le frère disparu en 1906. "Bien sûr, je vois que nous nous marierons tous. Ça ne va pas manquer (disait Vanessa). Et pendant qu'elle le disait, je nous sentis menacés d'une horrible nécessité : une fatalité fondrait sur nous pour nous arracher les uns aux autres, alors que nous étions parvenus à la liberté et au bonheur", écrit Virginia, qui note également dans la même page : "À part moi, je pensais que l'amour était une chose ignoble..."

Christian Bourgois réédite un roman de Violet Trefusis, *Broderie anglaise* (publié pour la première fois chez Plon en 1935). C'est une curiosité qui présente une version romancée de l'événement-clé de la jeunesse de Violet : sa liaison avec Vita, à travers les pensées d'une romancière intellectuelle anglaise, qui n'est autre que Virginia. Celle-ci d'ailleurs, dans *Orlando* – le roman dédié à Vita en 1928, – avait fait apparaître Violet sous le personnage d'une princesse russe, Sasha, à la "séduction extraordinaire". Cette Anglaise excentrique, figure du Tout-Paris des années 20 et 30, amie de Proust, de Colette et de Giraudoux, à qui Max Jacob aurait proposé le mariage et qui est morte en 1972, fut également liée d'amitié avec François Mitterrand. Il évoque ainsi sa dernière visite à Violet Trefusis : "Quand la porte se referma sur "l'Ombrellino", je savais qu'une époque s'achevait ou plutôt que s'effaçait la trace d'un temps partout ailleurs perdu et protégé ici par la main ferme de Violet. Dans la grande maison persistait la mémoire de passions singulières dont j'avais perçu les premiers cris (...)."

Les dames anglaises s'en sont allées. Heureusement, il nous reste aussi *les Vagues* et *la Promenade au phare*.

(1) La demeure des Bell à Charleston - entièrement peinte, des murs aux meubles, par Vanessa et Duncan Grant - sera ouverte au public à partir du mois de juillet.

(2) Stock, 1972-1973, 2 volumes.

(3) Créé à Paris en avril 1983, *Freshwater* (éd. Des Femmes. Trad. d'Elisabeth Janvier), mis en scène par Simone Benmussa, était interprété par Eugène Ionesco, Alain Robbe-Grillet, Florence Delay, Guy Dumur auxquels s'étaient joints, lors d'une tournée à New-York, Nathalie Sarraute et Joyce Mansour (voir [le Monde](#) du 26 octobre 1983).